6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

L'Egalité
DE ROUBAIX TOURCOING

6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

Téléphone : A LILLE . N° 1.02 — A ROUBAIX N° 3.28 — A LENS . . N° 1.02

ABONNEMENTS — 3 mois / 6 mois / 1 an
Nord et Départements limitrophes . . . . . 4 fr. 50 / 9 fr. / 18 fr.
Autres Départements . . . . . 5 fr. 50 / 11 fr. / 22 fr.
Les abonnements sont reçus sans frais dans tous les bureaux de poste.

NUMÉRO 5 CENTIMES

PUBLICITE
Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du Journal et dans toutes les Agences de France et de l'Etranger.

[illegible] Mai 1910
Dimanche 28

La catastrophe de Calais. Tout espoir est perdu

Quarante mille femmes en grève
AUX ETATS-UNIS

Pendant plusieurs mois, les Etats-Unis viennent d'être le théâtre d'un conflit industriel absolument sans précédent sur le nouveau et l'ancien continent. Quoique dépourvues de toute connaissance préalable de l'organisation syndicale, spontanément 40.000 confectionneuses de la chemisette de dame quittèrent le travail pour obtenir la reconnaissance officielle de leur Trade-Union. Lassées d'un système de marchandage établi à l'intérieur même de l'atelier, révoltées contre la tyrannie des salaires infimes et des heures de travail prolongées, toutes ces jeunes filles âgées de moins de vingt-cinq ans avaient compris d'instinct la nécessité de se défendre au moyen d'un syndicat établi sur des bases très solides. Du jour au lendemain le nombre des ouvrières syndiquées s'est élevé de 3 à 80 pour cent grâce à la solidarité de tous les membres de la corporation ; les plus favorisées luttant fraternellement pour les plus faibles.

Pour quiconque connaît l'antagonisme des races, à New-York, ce fut un spectacle unique de voir marcher côte à côte à travers les rues sombres du quartier Est, Italiennes, Juives, Russes, Américaines et filles de « couleur », réunies dans un même élan et un effort commun vers plus de liberté et plus de justice. Dirigées par deux « meneuses » de dix-huit ans, Clara Zemlich et Fanny Zinscher, le cortège prenait la direction de Clinton-Hall, dans la nuit du 22 novembre dernier, où se tenait en trois langues le meeting monstre de « Cooper Union » : « Nous aimons mieux mourir de faim vite que lentement », fit le cri de bataille de ces jeunes grévistes, véritable armée juvénile mise sur pied en quelque sorte du jour au lendemain et demandant à être entendue. Après avoir écouté en silence les divers orateurs, au milieu de l'émotion générale, une étudiante russe, nommée Clara Zemlich, réfugiée à New-York, pour échapper aux massacres de Kirchéneff, monta à la tribune afin de déposer une proposition de grève générale. Dans un discours passionné, prononcé en russe, mais éloquent même pour des oreilles américaines, elle raconta la triste condition de ses compagnes d'atelier qui gagnaient trois dollars par semaine, soumises aux pires humiliations, traitées comme des machines, désignées parfois par un simple numéro. Ardent pionnier du syndicalisme, elle avait tenté sans résultat depuis plusieurs années une active propagande qui réussit surtout à lui faire connaissance avec les « work-houses ». Mais son ardeur ne s'était pas éteinte. Partageant son temps entre ses études médicales poursuivies le soir, et son labeur du jour comme confectionneuse aux ateliers de Leiserson's Factory, elle voyait enfin son rêve se préciser, pressentant même l'heure prochaine de la réalisation des paroles célèbres de Karl Marx : « Travailleurs du monde, debout ! Vous n'avez rien à perdre que vos chaînes. Vous avez le monde à gagner ! » Ce n'était certes pas par intérêt personnel que Clara Zemlich prenait cette initiative. Habile entre les plus expertes, ne gagnait-elle point jusqu'à vingt dollars par semaine, pendant la saison, ce qui lui permit d'abandonner à la caisse du syndicat toutes les économies, amassées en vue d'acquérir son doctorat, afin de contribuer au fonds de grève et pour soutenir les rebelles dans la lutte à outrance qu'elles allaient poursuivre pendant quelques mois. Geste fraternel imité ensuite par les membres des clubs féminins les plus riches de New-York, ainsi que par les élèves des Universités de Wellesley et de Barnard. C'est grâce à ces multiples concours aidés de la splendide organisation sociale de la « Women's Trade Union League » qu'il fut possible de se procurer l'argent nécessaire pour prolonger une grève qui ne coûtait pas moins de 5000 dollars par jour.

La justice des revendications des jeunes grévistes éclatait aux yeux de tous. On peut les diviser en six points principaux :

1. La semaine de cinquante-deux heures de travail et pas plus de deux heures de travail supplémentaire par jour. — La loi autorisait soixante heures de travail par semaine et la valeur de trois jours de travail supplémentaire par semaine.

2. Le « closed-shop », c'est-à-dire la fermeture de tout atelier qui employait de la main d'œuvre non syndiquée.

3. Notifier d'avance, si possible, que les commandes se ralentissent et cela au moins de bonne heure à l'arrivée du matin.

4. Pendant la morte saison que l'on répartisse autant que possible le travail entre toutes les ouvrières au lieu de conserver seulement un petit nombre d'ouvrières complètement employées.

5. Que la firme paye directement son salaire à l'ouvrière, c'est-à-dire l'abolition du système de la sous-entreprise établi à l'intérieur de l'atelier. — La sous-entreprise est un système par lequel le patron n'intervient jamais « directement » avec ses employées. Le sous-entrepreneur se charge de produire une certaine quantité de travail pour un certain prix et conclut tel marché qui lui convient avec ses ouvrières. Il peut les exploiter au moindre prix et cela sans appel puisqu'il est obligé de prélever un bénéfice sur la main-d'œuvre.

6. Qu'une série de prix soit établie en particulier pour chaque atelier et que ce tarif détermine d'avance le taux de toutes les formes de salaires, soit à l'heure soit aux pièces.

A côté de ce règlement général proposé à l'arbitrage d'un conseil formé de représentants des patrons et de déléguées des Trade-Unions, les confectionneuses de la chemisette demandaient également l'amélioration des conditions sanitaires de leurs ateliers, la suppression du « bundle-system » par lequel le patron remet à l'ouvrière un paquet d'ouvrage qui doit être terminé dans un temps donné et échangé ensuite contre un ticket de payement qu'elle présente à la caisse. Si le ticket est perdu, la jeune fille n'a aucun droit de réclamer le montant de son travail au patron ni au contremaître et de se faire payer par autre, les coutumes locales entraînant des complications morales contre lesquelles se sont élevées vigoureusement les chemisières. Fréquemment, il arrivait que le patron désignât une ouvrière experte pour en employer d'autres au-dessous d'elle. Sur ses livres, le fabricant inscrivait seulement le nom de la jeune fille à laquelle il s'était adressé et lui payait les salaires de tout le groupe. De là des compétitions et des querelles entretenues soigneusement ainsi que les préjugés de races pour entraver et retarder le grand mouvement syndicaliste qui vient d'éclore.

D'un commun accord, le public a trouvé que l'on gagnait assez d'argent avec la chemisette pour pouvoir relever les salaires des confectionneuses de 15 à 18 pour cent en laissant un bénéfice raisonnable aux patrons. Beaucoup de ces industriels n'étaient eux-mêmes que de simples piqueurs à la machine, il y a une quinzaine d'années et leur commerce comprend aujourd'hui 350 ateliers dont le chiffre d'affaires varie de 300.000 à un million de dollars par an ! On admet généralement qu'il faut peu de capitaux pour débuter dans cette industrie et que le pourcentage de la main d'œuvre y est peu élevé. En fait, la guerre y règne de petit patron à grand patron par la concurrence au moindre prix qui ne peut vivre que de l'exploitation de l'ouvrière et du « sweating system ».

En brandissant l'étendard de la révolte et en luttant désespérément pour obtenir le « closed-shop » et la reconnaissance officielle de leur Trade-Union aujourd'hui les syndicat femmin le plus puissant d'Amérique, les braves petites confectionneuses de New-York, tout en rendant le plus grand service aux industriels d'outre-mer. Telle est la vérité généralement admise parmi les théoriciens de la « Sportsworld » maintenant qu'ils ont dû s'incliner devant la pression toute puissante de l'opinion publique.

Néanmoins, observons que la grève déclarée le 22 novembre vient à peine de se terminer à la satisfaction de tous, — mais au prix de quelle foi, de quel courage et de quelle endurance !

Claire GERARD.

Hier & Aujourd'hui
La collaboration ministérielle

Quelles eussent été les conséquences de la victoire libérale-socialiste en Belgique ?

La délivrance pour le pays du joug clérical qui pèse si lourdement sur lui depuis 25 ans ; dès la reprise de la session, la suppression du système inique du vote plural ; l'instauration de l'enseignement primaire gratuit, obligatoire et laïque ; la marche résolue dans la voie des plus larges réformes démocratiques et sociales.

Mais, une question se posait aussitôt, celle de la collaboration des socialistes au pouvoir central : sa portée eut dépassé les frontières et, déjà à l'avance, le socialisme international s'en préoccupait grandement.

Le gouvernement clérical renversé, les Libéraux prenaient le pouvoir ; seulement ils le prenaient dans des conditions telles, qu'il leur eut été impossible de s'y maintenir, sans la collaboration constante et très étroite des socialistes. Ceux-ci pouvaient-ils, le cas échéant, après la décision d'Amsterdam, dans l'état actuel de la situation parlementaire belge, se prévaloir de la motion Kautzky, adoptée par le Congrès de Paris, et accepter d'entrer dans un ministère bourgeois ? pouvaient-ils arguer du « cas exceptionnel », invoquer la nécessité de réduire à l'impuissance le parti ultra-réactionnaire, dans l'intérêt même du socialisme ?

Oui, avait répondu le Parti ouvrier belge, dans un récent congrès national, spécialement organisé pour lui permettre de se prononcer, conformément aux décisions de l'Internationale ouvrière au Congrès de Paris. Rappelons les débats.

Les intransigeants avec de Brouckère repoussèrent véhémentement toute idée de participation ministérielle : ils convinrent que leur tactique permettait au parti clérical mis en minorité de se maintenir au pouvoir, ils s'en tinrent néanmoins à la lette stricte de la résolution marxiste qui triompha, on s'en souvient, à Amsterdam, contre la motion Jaurès, à une voix de majorité, celle du délégué japonais.

Contre eux, les socialistes réformistes, avec Anseele, se prononcèrent nettement pour l'entrée d'un ou de plusieurs socialistes dans un ministère libéral-bourgeois, au cas où un déplacement de cinq voix viendrait permettre de jeter à bas, pour toujours, le gouvernement des curés.

Les discussions ardentes menaçaient de s'éterniser sans apporter une solution, lorsque Vandervelde intervint. S'appuyant à son tour sur les décisions du Congrès socialiste international de Paris, il démontra que le paragraphe transactionnel de la motion Kautzky s'appliquait rigoureusement à la situation exceptionnelle belge. Allant au-devant de l'objection du ministre socialiste « otage », « prisonnier », dans un ministère bourgeois, il préconisa la collaboration gouvernementale, mais — à égalité de portefeuilles.

L'ordre du jour Vandervelde fut adopté à une très forte majorité. Les marxistes orthodoxes protestèrent et, de Brouckère quitta la direction politique du grand journal socialiste de Bruxelles « Le Peuple ». La question certainement sera reprise au prochain Congrès de Copenhague. Qu'y adviendra-t-il ? La bataille n'y sera pas moins vive qu'à Amsterdam.

Cette d'événements socialistes, que de variations de tactiques, cependant, dans tous les partis nationaux, depuis l'entrée de Millerand dans le Ministère Waldeck-Rousseau ! En Allemagne même, quel flottement dans l'ancienne et fantaisie intransigeance ! En en Italie ! Au fur et à mesure que croissent et se précisent les responsabilités des partis socialistes parlementaires élargis, des nécessités tactiques nouvelles s'imposent : sans atteintes à la doctrine, les méthodes doivent se modifier et Jaurès l'exprimait hier dans l'« Humanité », le quotidien officiel de la Section française : le Parti devra choisir entre les affirmations révolutionnaires des guesdistes et une large politique d'évolution.

La violence des discussions au dernier Congrès de Nîmes, l'évolution de Lafargue et de ses amis vers les hervéistes et les syndicalistes révolutionnaires, et depuis, l'âpre rentrée en scène de Guesde, laissent entrevoir à brève échéance de graves difficultés.

G. DESMONS.

CHRONIQUE

LE DÉNOUEMENT

Arthur Lhermite était un auteur gai et un homme triste. Cela se trouve. Toute le monde parlait de l'auteur gai, peu de gens soupçonnaient la tristesse de l'homme. Toutefois, les quelques uns qui avaient eu vent de son talent expliquaient comment l'auteur gai et l'homme triste pouvaient vivoter dans le même personnage.

Mais d'abord, connaissez-vous la douleur, l'angoisse la rage, cette rage rend stupide, à ce point que tout le complotât dans un coupable moment et que l'on en ait une sorte de remords ? Une rage exécrable suffit pour abaisser avec quelle facilité, en de telles circonstances, tous les mérites acquis, tous les faits dérobés quotidiens de l'existence s'effacent à nos yeux. Nous accomplissons sans y penser, et comme par mécanisme de l'habitude, les actes les plus ignobles. La douleur dénature les plus nobles de la condition humaine, elle est, par la grande misère de n'être rien comme devant la douleur. Par elle, il est plus de grandeur à des autres êtres, isolé, seul, comme le guerrier par sa puissance, comme le poète par son génie, comme la bienfaitrice par notre amour.

Arthur Lhermite connaissait cette solitude bien souvent, il s'asseyait à sa table, l'âme désespérée. Mais alors, le procédé de l'écrivain triomphait des sentiments de l'homme. Une perspicacité narquoise lui faisait découvrir, à ce moment précis, tous les gestes vulgaires, tous les soucis mesquins qui accompagnent, cortège inaperçu d'abord d'ombres grimaçantes, nos pensées les plus nobles. Il les notait, leur conférait une importance burlesque. D'un seul trait, de l'image douloureuse qu'il avait devant les yeux avant de commencer son article, il faisait une caricature. Il lui suffisait d'un mot évoquant une attitude emphatique pour ridiculiser un élan d'enthousiasme, d'une insinuation pour déprécier un mouvement sincère. Ainsi, mêlant perfidement le bouffon au tragique, chaque jour, avec une sorte de rage calme, de perversité railleuse, il renforçait chez ses lecteurs la conviction que l'humanité se compose de fantoches hypocrites, vaniteux et cupides.

Toute sa vie, il avait souffert des mensonges et des infidélités d'une maîtresse, jadis et maintenant encore adorée. Incapable de triompher d'un amour malsain, et dans l'impossibilité de feindre l'ignorance d'une infortune trop notoire, il affectait d'en rire. Chaque mésaventure nouvelle, accroissant sa douleur secrète, ennoblissait à ses yeux son martyre, avant de raviver la verve de l'ironiste. Il y trouvait l'occasion de ses plus étourdissantes chroniques :

— Voyons, faisait-il dire à l'un de ses personnages, que trouvez-vous de désagréable dans le fait d'être trompé ? La surprise, évidemment, la désillusion de votre orgueil. Or, pour moi, plus de surprise, plus de désillusion : une habitude, ma maîtresse me trompe méthodiquement, systématiquement. C'est bien. C'est nécessaire, comme les conséquences d'un principe une fois admis. Mais qu'un jour elle manque à me tromper avec l'homme qui se présente, voilà de quoi m'inquiéter. Comment expliquer cette infraction à une chère habitude ? Comment n'y pas distinguer le signe d'un prochain bouleversement dans mon existence ? Ma maîtresse, par bonheur, m'a toujours évité de pareils mécomptes. Elle a beaucoup contribué au développement de mes facultés de psychologue. Désormais, dans quelque compagnie que l'on se trouve, je devine l'homme qui éveillera sa curiosité, et je me donne ainsi l'illusion qu'elle m'obéit dans le choix qu'elle pense faire librement. Dans ses yeux si paradoxalement purs, je pressens la minute où le trouble va se changer en désir. Enfin, me fondant sur l'aspect du candidat, je puis dire jour par jour, quelle toilette ma maîtresse choisira pour achever plus sûrement sa conquête. Quant à prévoir la date où ma honte sera consommée, ce n'est pour moi qu'un jeu, et j'éprouve une satisfaction scientifique à constater que, toujours trompé, je ne me trompe jamais...

Ces plaisanteries ou de semblables, avaient bien des fois soulagé Arthur Lhermite. A railler ainsi la noblesse de sa douleur, il oubliait un moment la dernière fourberie de Lolla. Seules stations de son interminable chemin de croix. Mais, depuis plusieurs mois, ces sursauts d'énergie se faisaient plus rares. Son ironie lui échappait. Les heures mornes, dans la fin lugubre de l'hiver, se succédaient dans une éclaircie, sans une trêve. Arthur Lhermite pensa que sa force de réaction contre la vie diminuait, et sa tristesse en augmenta.

L'après-midi du 25 février, sortant de chez lui, la tête lourde et la démarche accablée, il prit le métropolitain et s'assit dans un wagon de premières. Aussitôt, étranger aux agitations d'alentour, il s'enfonça dans la sombre forêt de ses songes familiers.

Le nom de sa maîtresse prononcé auprès de lui l'en tira brusquement. Deux jeunes gens causaient. Arthur Lhermite entendit cette phrase :

— Labardane, la petite Lolla, vous êtes sûr ? Eh bien ! elle a du goût !

Arthur Lhermite n'attendit pas la suite. L'angoisse contractait sa gorge. Manquant d'air il se traya un chemin entre les voyageurs, atteignit la porte, sortit. Dehors, il fit une aspiration si forte qu'il en demeura un instant étourdi. Un auto-taxi passait. Il fit un signe. Pourquoi ? Où devait-il aller ce pourquoi ? Il ne savait plus. Il donna son adresse.

Labardane ce triste bohème de lettres, méprisé de tous par sa couardise, ses vices et sa laideur... Arthur Lhermite, pour la première fois, avait été dupé ; sa finesse, décidément s'émoussait et jamais sa souffrance n'avait eu cette saveur écœurante, cette odeur de vase. Il s'enfonçait, s'enfonçait, dans ce sable mouvant et empesté. Des visions grotesques, pareilles aux images d'un cinématographe obscène, défilaient devant lui, et, de ne pouvoir les chasser, il tremblait de honte. La voiture, enfin, s'arrêta.

Vingt minutes après il feuilletait les notes jetées hâtivement sur le papier pour son article quotidien. Jamais il n'avait été composé dans une pareille joie fiévreuse. Ses lecteurs manifesteraient quelque surprise peut-être ; ils n'y trouveraient pas leur pâture accoutumée. Arthur Lhermite prêtait à un personnage fictif tous les sentiments qu'il venait d'éprouver. Grâce à cet artifice, il allait donc une fois être sincère ; sous ce masque emprunté, il cracherait aux hommes le mépris qu'il ressentait pour eux et pour lui-même. Pour eux, dont la bassesse louangeuse excitait à des œuvres indignes. Pour lui, qui chaque jour, vivait de ce labeur honteux. Oui, chaque jour, il se faisait le proxénète de ses douleurs. Chaque jour, il les menait sur la place publique, troupeau plaintif offert aux convoitises de la populace. Epouvanté de tant de sacrilèges, torture d'avoir insulté tant de fois à la majesté de la souffrance, le héros en qui Arthur Lhermite avait mis toute son âme se suicidait.

Il parcourut lentement les pages éparses. La dernière phrase notée le retint longtemps. Soudain, une ombre passa sur son front, tandis que la pendule sonnait cinq fois, et qu'il lisait « Il prit son revolver, frissonna légèrement en sentant le froid de l'acier sur sa tempe, haussa les épaules et pressa la détente... »

— Et moi, murmura Arthur Lhermite, je vais envoyer au « Quotidien » mon papier. Puis, comme il est cinq heures, j'ai retrouver au Café Florentin les confrères qui m'y attendent. Ah ! misère, lamentable comédie ! Allons, je m'emballais bien inutilement... On rirait de toi, mon vieux, on rirait de toi... et on refuserait ta copie voilà tout...

Tristement, il reprit la plume, corrigea certaine phrases, en ajouta d'autres. Le sens de son œuvre changea complètement. L'homme trompé, devenu quelque cocu lamentable et geignard, revivait bien les événements de la journée d'Arthur Lermite, mais, en apprenant la dernière tromperie de sa maîtresse, devant l'abjection évidente du rival, il retrouvait la sérénité. Qu'une femme accueillit l'hommage d'un Lamardane, c'était un aveu d'aberration propre à panser toutes les blessures d'amour-propre de l'amant bafoué. Il se persuadait que son « honneur » en était lavé ,et, consolé il rejoignait au Café Florentin les compagnons habituels.

— Ce dénouement conviendra mieux, songea Arthur Lhermite, et il eut un sourire amer.

Il mit le second manuscrit dans une enveloppe, sonna, et donna l'ordre qu'on le portât au « Quotidien ».

Sa joie de tantôt était morte. Un à un, il ramassa sur la table les premiers feuillets, les pauvres fragments de sa confession inachevée et que nul ne connaîtrait jamais. Il les jeta dans le feu, et, se penchant, les regarda se consumer. Le reflet du foyer illuminait son front et ses yeux fixes. Le papier, gonflé et tordu, lui paraissait vivre et lutter contre la destruction prochaine. La dernière feuille, avant de flamber, noircit presque tout entière au milieu de la fumée. Soudain, la flamme jaillit d'un côté, et, à l'autre bout, quelques lignes apparurent, lisibles encore, et Arthur Lhermitte de plus en plus courbé, contemplait ,avant qu'ils ne rentrassent dans le néant ,les mots qu'ils avaient écrits et qui, maintenant, sous l'aveuglante clarté l'épouvantaient comme une menace, comme une raillerie :

.... « Il prit son revolver... froid de l'acier...è pressa la détente... »

Arthur Lhermite se releva, fit quelques pas dans la chambre et regarda d'un air accablé les choses familières. Il balbutia quelques phrases inintelligibles :

— Il faut pourtant que l'équilibre soit rétabli....

Ou encore,

— Il faut portant que la logique soit satisfaite...

Ensuite, « il prit son revolver, frissonna légèrement en sentant le froid de l'acier sur sa tempe, haussa les épaules et pressa la détnte....

André DU FRESNOIS.

Le Naufrage du «Pluviose»

Le submersible n'a pas encore été renfloué. — Les 27 marins sont toujours dans leur tombe. — Le ministre de la marine dirige les opérations du sauvetage, mais malgré la vaillance des scaphandriers les travaux n'avancent que lentement. L'émouvante visite de M. Chéron aux veuves et aux parents des victimes.

(De notre envoyé spécial)

Calais, 27 mai. — Pénible matinée de recherches sous un ciel lugubrement gris, à peine teinté de soleil vers l'aube, puis plus vieux, funèbre encore à midi !

Quel brouillard dans Calais d'ordinaire paisible ! La venue du ministre de la Marine, du sous-secrétaire d'Etat attire des curieux vers la gare maritime où ont lieu les mouvements officiels. L'inquiétude de la foule se porte surtout vers la mer. On accourt à toute heure vers les jetées, vers la plage en face du Casino...

La nuit, avec ses petites silhouettes grises de navires évoluant autour de l'emplacement de l'épave, — la mer, d'un vert sombre, tranquille, indifférente, ne révélant rien du drame effroyable de la veille sous le moutonnement continuel de ses vagues, — la mer que tous regardent comme le mur derrière lequel il se passe quelque chose avec cette affreuse angoisse de se dire que là, à un kilomètre, il y a des cadavres tordus dans la lutte contre la mort, une tombe gigantesque où près de trente hommes ont été enmurés vivants !

LE MINISTRE DE LA MARINE ET SA SUITE REVENANT DE LA VISITE DU SUBMERSIBLE « VENTOSE ». — SUR LA PASSERELLE, L'AMIRAL BOUE DE LAPEYRERE. — A L'EXTREMITE, M. CHERON, SOUS-SECRETAIRE D'ETAT.

Nuit de recherches

A une heure 45 du matin, M. Boué de Lapeyrère, ministre de la marine, arrivait à Calais-Maritime, accompagné de M. Chéron et de nombreux officiers.

Il y avait un public nombreux à la gare attendant la venue de ces personnalités. Le citoyen Salembier, maire de Calais, accueillit les « officiels » sur le quai de la gare. Il ne devait plus les quitter durant leurs pérégrinations qui devaient durer toute la nuit.

M. Trépont, préfet du Pas-de-Calais, et M. le sous-préfet de Boulogne, étaient arrivés par le train ministériel.

A peine descendus du wagon, M. Boué de Lapeyrère et M. Chéron, décidèrent de prendre place sur un remorqueur de la Chambre de Commerce qui devait les mener en mer.

Ils avaient hâte d'être précisément renseignés sur l'importance du désastre.

Dans la nuit hulule lugubrement la sirène du remorqueur. Les silhouettes, enveloppées de manteaux, des ministres, des officiers, des personnalités officielles qui arborent des casquettes, s'engouffrent sur la pont du « Champion » ou s'abat en tournoyant la fumée. Et l'on part....

Voici les jetées de Calais qui défilent sous les points d'or et de sang des falaux et des réverbères. Voici la mer avec là-bas vers la côte les lumières du Casino. On devine une foule considérable encore malgré l'heure nocturne.

Le « Champion » file à toute vitesse. Il passe devant la plage et s'en va dans la direction du sémaphore des Barraques.

Des lumières sur l'eau parmi des formes noires avertissent que C'EST LA.

Il y a de ces légers bâtiments de guerre qui semblent des jouets, puis des remorqueurs, une vaste cale flottante, un bateau-pompe, diverses embarcations qui évoluent lentement sous la lumière d'une grande lampe à arc installée sur un hâleur, puis des projecteurs de la flottille marine, avec de temps à autre la caresse argentée du phare.

A bord du « Champion », à côté du ministre, M. Salomon, commandant le paquebot « Pas-de-Calais », autre victime de la collision ; donne des détails sur la scène de l'après-midi.

Des scaphandriers essaient de descendre assez profondement pour atteindre le « Pluviôse ». Mais on n'a pas encore repéré son emplacement exact.

Les scaphandriers ne peuvent non plus descendre plus à fond que quatre mètres. A cette profondeur les courants qui sont à cette heure très vifs, empêchent les hommes d'aller plus avant.

Sur leurs échelles ils ont les pieds à la hauteur de la tête. *Impossible d'aller plus loin.*

A trois heures, le « Champion » rentre au port avec ses passagers de marque.

A quatre heures il reprend la mer avec ses mêmes hôtes. On espère à ce moment pouvoir reprendre les travaux par suite d'une accalmie dans les courants.

Mais encore une fois, vaine, vaine attente ! Les scaphandriers sont parvenus à prendre contact avec le submersible à l'aide